Ami du Clergé du 29 juillet 1954

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Collectes. — XLIII. L'Assomption de la B. V. Marie : Notre foi et notre espérance en l'Assomption, 257.
Fête du Cœur Immaculé de Marie (22 août). — C'est un Cœur de mère, un cœur de martyr, un cœur d'apôtre, 258.
Allocutions pour des funérailles. — IV. Pèlerins de Jérusalem, 261.
Pour le XVIe centenaire de S. Augustin. — La vie chrétienne d'après S. Augustin : III. Les « Confessions », 262.
En lisant. — Hymne à N.-D. de l'Assomption, 264.

PLANS D'HOMELIES SUR LES COLLECTES

XLIII
L'Assomption de la B. V. Marie

NOTRE FOI ET NOTRE ESPÉRANCE EN L'ASSOMPTION

Dieu tout-puissant et éternel, vous avez élevé à la gloire
du Ciel, en son corps et en son âme
la Vierge immaculée, la Mère de votre Fils,
accordez-nous, nous vous en prions,
d'être attentifs aux réalités d'en-haut
pour mériter de partager sa gloire.

En bref : **Contemplons Marie au Ciel, pour parvenir à l'y rejoindre.**

L'oraison de cette fête nous invite à un acte de foi, à un acte d'espérance en Celle que Dieu a élevée, corps et âme, à la gloire du Ciel.

I. — *Acte de foi en l'Assomption*

Cette foi, depuis très longtemps, l'Eglise du Christ la chantait avec grande solennité. Aujourd'hui, elle est sanctionnée par un acte infaillible de l'autorité suprême. Assisté par l'Esprit-Saint, Pie XII a défini comme devant être cru par tous les fidèles, sous peine de se retrancher du Corps mystique du Christ, que « l'Immaculée Vierge Marie, **Mère de Dieu,** dès qu'elle eut achevé le cours de sa vie terrestre, a été élevée corps et âme à la gloire céleste ».

Le Saint-Père ne tranche pas la question de savoir si Marie a subi, comme nous tous, comme son propre Fils, dont elle est la coopératrice, la mort, rançon du péché, ou si elle a été élevée étant encore en vie à la gloire du Ciel. Car cette question (après tout secondaire) est encore actuellement débattue entre les spécialistes qui scrutent notre foi, pour la rendre toujours et plus claire et plus riche. Par contre, il ramasse en quelques mots brefs et denses, les raisons qui, depuis le VIe siècle au moins, ont incité les communautés chrétiennes de plus en plus nombreuses à célébrer la fête de l'Assomption. La prière de ces Eglises était déjà un acte de foi (« lex orandi, lex credendi »).

Ces belles déclarations du Pape nous ferons toucher du doigt à quel point le dogme est inclus dans le corps des vérités que Dieu nous a révélées.

« L'auguste Mère de Dieu, unie de toute éternité à son Fils, en vertu d'un décret unique de prédestination (uno eodemque decreto) : **a)** a été immaculée dans sa conception, **b)** est restée vierge en sa divine Maternité, **c)** fut l'associée généreuse du divin Rédempteur, victorieux du péché et de ses suites, **d)** enfin, elle a obtenu comme le couronnement suprême de tous ses privilèges, d'être **préservée de la corruption du tombeau.** Comme lui, elle a vaincu la mort pour être élevée à la gloire du Ciel, où sa Royauté resplendit à la droite du Roi éternel des siècles » (VIe leçon du IVe jour dans l'Octave).

On ne saurait résumer plus heureusement toutes les raisons qui justifient la foi de l'Eglise en l'Assomption. En Marie, **tout se tient** et **tout tient à Jésus.**

1° C'est parce qu'elle est éternellement prédestinée à donner au monde le Fils unique du Père, incarné pour notre salut, que, dès sa conception, elle appartient à un **ordre à part,** qu'elle remplit à elle toute seule, ordre dont les lois se manifestent à travers tous ses privilèges : Immaculée conception, maternité virginale, coopération généreuse à l'œuvre du salut, enfin Assomption. (On pourra développer : **il ne convenait pas** que celle qui touche aux **confins même de la Trinité** fût atteinte par la malédiction première, que Jésus, grâce à son **Fiat,** est venu conjurer.)

2° D'autre part, tout, **en Marie, tient à Jésus.** C'est à cause de lui, c'est grâce à lui qu'elle est établie dans un ordre qui la met hors pair.

Rien n'est donc plus sûr que cette foi. Et rien de plus sûr que l'espérance qui s'en dégage.

II. — *L'espérance dans l'Assomption*

1. — **Marie fondement de notre espérance.** Les promesses de Dieu sont si brillantes, la gloire éternelle qu'il nous propose comme récompense de nos pauvres démarches humaines, nous paraît déborder à ce point toutes nos possibilités d'action et nos rêves les plus fous que nous sommes tentés de crier à l'impossible. Jamais une créature ne peut viser si haut !

L'Eglise répond en nous engageant à **orienter** nos vues en haut, avec la grâce de Dieu : « **ad superna intenti** ». Que voyons-nous là-haut ? Non seulement l'Homme-Dieu dans la gloire (cela lui revenait comme Dieu tout au moins, indépendamment des mérites de son humanité), mais à sa droite une créature privilégiée entre toutes, c'est vrai mais, enfin, une **simple femme.** Ceux qui nous reprochent d'adorer Marie, montrent une totale incompréhension de la foi catholique, si nuancée dans ses affirmations. Le Ciel n'est donc pas le séjour exclusif de la divinité. « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père » (Jo., XIV, 2-3), dit Jésus ; et il ajoute ailleurs : « Je vais vous y préparer une place. »

La preuve qu'il y en a, c'est que déjà notre Mère y est installée à tout jamais. Son privilège **n'est pas d'être introduite corps et âme dans cette gloire,** mais d'y être installée **avant le temps.** Nous devrons attendre la résurrection générale pour la rejoindre. Mais enfin, nous la rejoindrons. Divine assurance, confirmée par un exemple qui nous est cher : celui de notre Mère bien-aimée.

2. — **Marie, animatrice de notre espérance.** Pour entrer dans le Ciel, il faut le mériter. Avec des efforts humains tout seuls c'est impossible : « Sans moi vous ne pouvez rien faire !... » Mais Jésus, le Fils de Marie, est venu transformer ces pauvres efforts. Il est venu pour nous mériter sur la croix,

et pour nous infuser par son Eglise une force divine qui nous hausse au plan céleste

Or cette grâce, elle coule de toutes parts dans l'Eglise. La prière qu'elle enseigne et qu'elle règle ; les sacrements dont elle est la dispensatrice, enfin la Communion des Saints, qui fait d'elle une divine Société de secours mutuels.

Parmi tant de sources de grâces, vous savez que Marie est la plus abondante, ou plutôt, toutes les grâces que le Christ nous a méritées nous viennent par elle. Nous avons au Ciel une protectrice, une avocate extraordinairement puissante. De même que Jésus ne sera vraiment glorifié qu'au jour où tous les élus l'auront rejoint dans la gloire, de même Marie, si je puis dire, se sent bien seule, à la droite de son Fils. Et elle n'a de cesse qu'elle n'ait obtenu de lui le salut de tous ses enfants.

Comptez donc sur ses prières. Elle est admirablement placée pour s'entremettre entre Dieu et nous : « Mère des hommes pour tout demander, Mère de Dieu pour tout obtenir ». Ce n'est pas elle qui nous sauve : c'est son Fils. Mais elle est si intimement liée à lui, elle eut une telle part à l'œuvre rédemptrice qu'il **n'est pas possible** que la Trinité Sainte ne tienne pas compte de ses mérites. Si « tout ce que nous demandons au Père en invoquant le nom de son Fils est accordé », par analogie, ce que nous demandons au Fils au nom de sa Mère ne peut être refusé, si nous remplissons les conditions de foi et de pureté qui s'imposent.

Regardons le Ciel. Vivons déjà au Ciel. Vivons en la compagnie de celle qui est notre Mère très douce, de notre Reine toute-puissante en son Fils. (Terminer par la paraphrase du « Salve Regina, **Mater misericordiæ...**)

FETE DU CŒUR IMMACULE DE MARIE
(22 août)

C'EST UN CŒUR DE MÈRE ; UN CŒUR DE MARTYR ; UN CŒUR D'APÔTRE

Le Sauveur connaissait ton immense tendresse,
Il savait les secrets de *ton Cœur maternel !*
Refuge des pécheurs, c'est à toi qu'il nous laisse
Quand il quitte la Croix pour nous attendre au Ciel !
(Ste Th. de l'Enf.-Jésus).

I. — *Le Cœur de Marie est le Cœur Immaculé*

Parce qu'elle devait être un jour la Mère de Dieu, le Tout-Puissant a voulu que la T. S. Vierge fût immaculée dans sa conception. En vertu des mérites futurs du divin Rédempteur, il la préserva de la tache du péché originel ; de tout péché actuel ; de toute inclination au péché.

Mais l'Immaculée Conception ce n'est pas seulement l'exemption du péché, c'est aussi et surtout *l'infusion de la grâce.* Dès le premier instant de son existence, le Bon Dieu remplit l'âme de la T. S. Vierge d'une telle plénitude de grâce, que cette grâce a été bien supérieure à celle du plus parfait des anges et du plus grand des saints.

Mais la grâce, c'est *une participation à la nature et à la vie de Dieu,* c'est Dieu, habitant dans l'âme, Dieu vivant dans l'âme, Dieu agissant dans l'âme. Voilà la grandeur du Cœur Immaculé de Marie ; il participe autant qu'une créature en est capable à la sainteté, à la pureté incomparable de Dieu. Il est le Tabernacle de Dieu, le Sanctuaire très pur de l'adorable Trinité.

Il a paru sur la terre des vierges admirables : les saintes Agathe, Lucie, Agnès, Cécile, martyres de leur pureté, la sainte Petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et tant d'autres. Mais cependant, il y a eu un instant dans leur vie où la tache du péché originel a souillé leur âme ; il y a eu un instant où le Bon Dieu n'habitait pas dans leur âme et n'en était pas le maître.

Mais par son Immaculée Conception la T. S. Vierge a *toujours* été préservée du péché et *toujours* livrée à l'amour de Dieu.

Par ce glorieux privilège, elle occupe un rang à part, au-dessus de toutes les créatures humaines. Elle est la Vierge unique, dans laquelle resplendit la pureté et la sainteté de Dieu. Elle est, nous disent les saints, « *le monde de Dieu, le Paradis de Dieu* ».

Elle veut être à Dieu sans réserve et sans partage. Et Ste Thérèse de l'Enf.-Jésus nous dit qu'elle aurait renoncé à la gloire de la Maternité divine si pour la posséder il lui avait fallu faire le sacrifice de sa virginité.

Lorsqu'un Ange des Cieux t'offre d'être la Mère
Du Dieu qui doit régner toute l'éternité,
Je te vois préférer, quel étonnant mystère !
L'ineffable trésor de la virginité.
Je comprends que ton âme, ô Vierge Immaculée,
Soit plus chère au Seigneur que le divin séjour,
Je comprends que ton âme, humble et douce vallée,
Contienne mon Jésus, l'Océan de l'Amour.

Le Cœur pur, c'est celui qui ne cherche que la volonté de Dieu.

Tel était le Cœur de Marie. « Mon Cœur est prêt, Seigneur, il est toujours prêt à faire votre volonté. »

Le Bon Dieu demande à la T. S. Vierge d'aller visiter sainte Elisabeth : elle y va ; de fuir en Egypte : elle part aussitôt ; de monter au Calvaire : elle y monte ; d'offrir son divin Fils à la mort de la croix : elle l'offre ; de rester sur la terre après l'ascension : elle l'accepte.

Quelle grande chose qu'un cœur pur, qui ne vit que pour Dieu, qui ne recherche que sa volonté. O bonne Mère, obtenez-nous la grâce de participer un peu à la pureté de votre Cœur.

II. — *Le Cœur de Marie est un Cœur de Mère*

Par un privilège admirable, et qui n'a été accordé qu'à elle seule, la T. S. Vierge tout en restant la plus pure des vierges est Mère en même temps, la Mère admirable, la Mère de Dieu, et notre Mère.

1° *La Mère de Dieu.*

Elle est la Mère de Dieu. C'est un privilège si admirable qu'aucune créature ne peut en comprendre la grandeur. L'ange Gabriel fût envoyé par le Très-Haut pour demander à la T. S. Vierge d'accepter cette Maternité divine. Marie comprit que c'était une dignité

presque infinie qui lui était offerte ; mais en même temps la cause d'immenses souffrances.

Elle savait, en effet, par la Sainte Ecriture et par la lumière de l'Esprit-Saint que le Sauveur serait « l'Homme de douleurs » chargé de nos péchés, crucifié, et que sa Mère participerait à cet incomparable martyre. Néanmoins, dans son amour pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, elle dit : « Je suis la Servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon sa volonté », « *fiat* » ! Et à ce *Fiat* tout puissant le Fils éternel de Dieu s'incarne dans le sein virginal de Marie. Par là il recevait d'elle la Sainte Humanité qui lui permettait de souffrir et de mourir, et ainsi de nous racheter.

Marie, Mère du Dieu Sauveur, lui donne naissance à Bethléem ; elle l'enveloppe de langes comme une mère fait pour son petit enfant, elle le nourrit de son lait, l'élève à Nazareth, et le prépare à sa mission future. Et Jésus, petit enfant, couvre sa sainte Mère de ses caresses ; adolescent il lui est soumis ; à Cana il fait son premier miracle à sa prière; au Calvaire il veut qu'elle soit auprès de sa Croix pour l'encourager à l'heure du suprême sacrifice de la Rédemption, comme une mère assiste son fils mourant ; il la confie à saint Jean, qui tiendra sa place auprès d'elle. Enfin il l'élève au Ciel, en corps et en âme, pour qu'elle participe à sa béatitude et à sa gloire.

Qu'est-ce qui fait la grandeur d'une mère ? *C'est l'amour dont son cœur est rempli.* Ste Thérèse de l'Enf.-Jésus l'a dit : « Le plus beau chef-d'œuvre du Cœur de Dieu, c'est le cœur d'une mère. » Mais quel cœur de mère peut être comparé au cœur de la Mère de Dieu ?

Son amour ne vient pas de la terre ; il vient du Ciel. C'est l'Esprit-Saint qui l'a mis dans le cœur de la T. S. Vierge, afin de la rendre capable d'aimer comme il convenait le Fils éternel de Dieu.

Et ce que l'Esprit-Saint a commencé, le Sauveur l'a perfectionné, il a habité dans le sein de la T. S. Vierge, et pendant toute sa petite enfance reposé sur son cœur. Dans ce divin contact, quel amour a dû pénétrer le cœur maternel !

2° Mais le Cœur de Marie n'est pas seulement le cœur de la Mère de Dieu, il est aussi le *Cœur de notre Mère.*

Le Sauveur nous ayant adoptés pour ses frères, sa Mère est aussi la nôtre. La Mère de celui qui est la tête du Corps mystique est, par le fait même, la Mère de ses membres, qui sont les chrétiens.

Quel est le charme de la famille de la terre ? C'est la mère ! C'est elle qui caresse l'enfant, le console dans ses peines, prend sa défense auprès du père.

Or le Bon Dieu, dans son amour pour nous, a voulu que, dans notre famille du Ciel, nous ayons aussi une mère ; et la mère qu'il nous a donnée, c'est sa propre mère ! Combien elle nous aime ; plus que toutes les mères de la terre n'aiment pas leurs enfants !

Elle est la *consolatrice des affligés.* « Nous gémissons et pleurons dans cette vallée de larmes. » Mais la bonne Mère est là pour nous consoler. Que de larmes elle a essuyées, que de cœurs meurtris elle a réconfortés ! Allons à elle dans nos peines, elle nous consolera ; elle nous fera comprendre le prix de la souffrance acceptée par amour pour Dieu.

Elle est le *salut des infirmes !* Combien de malades ont été guéris à la suite d'une neuvaine à la T. S. Vierge ou d'un pèlerinage à Lourdes. La petite Thérèse Martin allait mourir. Son père demande une neuvaine de messes à N.-D. des Victoires. La T. S. Vierge apparaît à la sainte petite malade et par son ravissant sourire lui rend la santé.

Tous les malades ne peuvent guérir, car il en est qui ont besoin de la maladie pour faire leur salut. A ceux-là la Vierge Marie obtient la grâce de bien supporter leurs souffrances et de les offrir pour le règne d'amour du Bon Dieu.

La bonne Mère est le *secours des chrétiens.* « Le démon, semblable à un lion rugissant, rôde autour de nous, cherchant à nous dévorer. » De nous-mêmes, nous sommes incapables de lui résister. Mais la bonne Mère est là. Dans la tentation, appelons-la à notre secours : « O ma Mère, souvenez-vous que je vous appartiens ; pardez-moi, défendez-moi comme votre bien et votre propriété. » Et celle qu'on n'invoque jamais en vain viendra à notre secours et nous protégera.

Le Cœur Immaculé est le *refuge des pécheurs.* C'est là sa plus douce fonction. Les pauvres pécheurs, qu'ils sont malheureux ! Ils sont privés de la vie divine par le péché mortel, et en danger de se perdre éternellement. Dans cette grande misère, qui viendra à leur secours ? Le cœur si miséricordieux de la bonne Mère. Combien il a pitié de ces pauvres pécheurs. Combien il prie pour les préserver de la perte éternelle. S'ils n'endurcissent pas leur cœur, la bonne Mère les conduira au repentir et au pardon. Et pendant toute l'éternité ils proclameront que, après la miséricorde de Dieu, c'est aux prières de la T. S. Vierge qu'ils doivent leur salut.

Prions bien N.-D. pour les pauvres pécheurs ! « Cœur Immaculé de Marie, refuge des pécheurs, priez pour nous ».

Prions aussi pour les *infidèles,* pour que le Cœur Immaculé obtienne du Maître qu'il leur envoie beaucoup de missionnaires, pour leur prêcher l'Evangile et les amener à l'Eglise catholique.

La T. S. Vierge est la *Mère de Miséricorde !* Nous ne devons pas craindre d'aller au Bon Dieu malgré notre misère, car il est l'amour miséricordieux. Si cependant nous redoutons sa justice, allons avec confiance à Marie, car, en elle, il n'y a pas de justice, mais seulement la Miséricorde. Elle nous accueillera avec bonté, nous présentera humbles et repentants à son divin Fils ; et Jésus à Notre Père des Cieux.

« Pour aller à Jésus, allons chrétiens, al-

lons par Marie, c'est le divin secret des élus ! » disait S Louis-Marie de Montfort. N.-D. sera notre secours tous les jours de notre vie, mais surtout à l'heure de notre mort. Chaque jour, en effet, en récitant notre chapelet, nous lui disons : « Priez pour nous, pauvres pécheurs, à l'heure de notre mort. »

Le Cœur Immaculé ne peut pas être insensible à notre confiante supplication. A cette heure suprême, il priera pour nous et nous obtiendra la grâce de faire une sainte mort. Combien alors nous serons heureux d'avoir eu recours à Marie tous les jours de notre vie. « Le serviteur de Marie ne périra pas ».

III. — *Le Cœur de Marie est un Cœur de martyr*

Sainte Catherine Labouré vit un jour deux cœurs : l'un était entouré d'une couronne d'épines, c'était le cœur de Jésus ; l'autre percé d'un glaive, c'était le cœur de Marie.

« Au cœur de la Vierge ne pouvait manquer la suprême consécration de l'amour, la souffrance », dit le P. Colin. « Il n'y a pas de plus grande marque d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » Cette preuve décisive, éclatante, la Vierge des Douleurs la donna au Calvaire où, crucifiée dans son âme, elle unissait son sacrifice à celui de Jésus pour la gloire du Père et le salut du monde. Martyre de charité, il y a dans son cœur une plaie béante, la plaie du pur amour de Dieu et des âmes.

Les souffrances de son cœur pendant la Passion de Jésus dépassent tout ce que notre imagination peut concevoir comme douleur maternelle. Inspiré par le Saint-Esprit, Siméon avait dit à la T. S. Vierge : « Un glaive transpercera votre âme. »

Il l'a toujours transpercée : à Bethléem, dans la fuite en Egypte, dans la perte de Jésus à Jérusalem, dans les persécutions des ennemis du Sauveur, mais surtout au Calvaire, quand elle a vu son Fils mourir sur la Croix.

L'Eglise nous le rappelle dans les deux fêtes des Sept-Douleurs. Dans le *Stabat :*

« Debout, la Mère des Douleurs se tenait en larmes auprès de la Croix où son divin Fils était suspendu.

« Un glaive transperçait son âme affligée et accablée de douleur.

« Oh ! combien triste et désolée fut cette Mère du Fils unique.

« Elle le voyait, pour les péchés de son peuple, livré aux tortures et déchiré par les fouets ;

« Elle le voyait, ce Fils tant aimé, mourant, délaissé, exhalant son dernier soupir. »

Et dans l'hymne des Vêpres :

« Les crachats, les soufflets, les plaies, la soif, les épines, le sang ; que de douleurs ont brisé votre Cœur si aimant. »

Et dans l'office du Saint Rosaire :

« O Mère de Douleurs, vous avez ressenti, au plus profond de votre Cœur, l'agonie, les coups, les épines, et la croix de votre Fils : *vous êtes vraiment la Reine des Martyrs.* »

Quel martyre éprouve la T. S. Vierge lorsque Jésus étant descendu de la Croix on le dépose entre ses bras. Elle contemple ses pieds et ses mains percés, son corps tout déchiré par la flagellation, sa tête ensanglantée, son cœur ouvert. Toutes les douleurs du divin Rédempteur ont eu leur retentissement dans le Cœur Maternel, et l'ont transpercé.

La T. S .Vierge n'a pas été seulement témoin de la Passion de son Fils, *elle y a participé.*

Sans doute, ce n'était pas nécessaire. N.-S. étant le Fils de Dieu, ses souffrances avaient une valeur infinie et auraient suffi à racheter des milliers de mondes. Mais Eve ayant été associée à Adam dans la chute, le Bon Dieu a voulu que la T. S. Vierge, la nouvelle Eve, fût associée à Jésus, le nouvel Adam, dans l'œuvre de notre rachat. Elle a offert son Fils à la mort de la croix ; et elle a uni, le martyre de son Cœur Immaculé, au sacrifice de son Fils bien-aimé.

C'est là, près de la croix, ô Marie, que nous comprenons tout l'amour de votre cœur. Comment avez-vous pu résister à un tel martyre et n'êtes-vous pas morte de douleur auprès de la croix ? Votre amour vous a rendue forte et intrépide. Vous avez voulu vivre encore pour soutenir vos enfants, et pour aider l'Eglise naissante.

Tu nous aimes vraiment comme Jésus nous aime
Et tu consens pour nous à t'éloigner de lui.
(Ste Th. de l'Enfant-Jésus).

IV. — *Le cœur de Marie est un cœur d'Apôtre*

La T. S. Vierge n'est pas seulement apôtre, elle est la Reine des Apôtres. Jamais personne n'a exercé un apostolat comparable au sien.

Qu'est-ce qu'un apôtre ? C'est *celui qui donne Dieu aux âmes.*

Or jamais personne n'a donné Dieu comme Marie. Elle n'a, d'ailleurs, été créée que pour cela. Elle a donné Dieu au monde à l'Incarnation ; elle l'a donné à S. Jean-Baptiste et à Ste Elisabeth, à la Visitation ; aux bergers et aux mages à la Nativité ; au genre humain à la Rédemption ; elle continue de le donner aux hommes en leur obtenant la grâce , elle le donne aux élus, en les conduisant au Ciel !

O Marie, donnez-nous Jésus !

Qu'est-ce encore qu'un apôtre ?

C'est celui qui ressent en son cœur cette *mystérieuse soif des âmes* qui consumait le Sacré-Cœur sur la Croix. Ste Th. de l'Enfant-Jésus le disait :

« Le cri de Jésus mourant « J'ai soif », retentissait à chaque instant dans mon cœur pour y allumer une ardeur très vive ; je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé, et je me sentais *dévorée moi-même de la soif des âmes.* »

Mais si Ste Thérèse a ressenti avec une si grande ardeur la soif des âmes qui dévorait le Cœur de Jésus, que dire de la T. S. Vierge ? « Marie, dit Pie XII, a été très unie à son divin Fils, et elle a *toujours participé à tous les sentiments de son Cœur.* »

Il en a été ainsi pendant la vie du Sauveur, mais surtout à l'heure de la Rédemption, car c'est le sommet de la vie du divin Maître, le

but suprême de son Incarnation : « Je suis venu pour cette heure. »

Alors la soif des âmes s'est répandue du Cœur de Jésus dans le Cœur de Marie ; et ces deux Cœurs n'ont eu qu'un seul désir : assurer par leur sacrifice la gloire du Père et le salut du monde.

* *

Le grand moyen d'apostolat, c'est d'appliquer aux âmes les mérites de la Passion du Sauveur et de son Précieux Sang, « *divine rosée du salut* », comme dit Ste Th. de l'Enf.-Jésus, car le salut vient de la Rédemption et c'est toujours *Jésus qui est l'unique Sauveur*.

Or N.-S., dans son immense amour pour sa T. S. Mère a remis entre ses mains et déposé dans son Cœur le trésor infini de ses mérites. Il l'en a établie la *dispensatrice ;* elle peut les appliquer à qui elle veut et dans la mesure où elle veut. Elle a, par conséquent, un *pouvoir d'apostolat illimité ;* c'est la Reine des Apôtres.

Le divin Maître aime tant sa T. S. Mère, qu'il exauce toujours ses prières ; elle est « la toute puissance suppliante ».

Il est vrai que les pauvres pécheurs sont retenus dans leur péché par le démon ; mais Marie est « la femme qui écrase la tête du serpent infernal ». Elle peut toujours le terrasser et délivrer les âmes de son honteux esclavage.

O Vierge Immaculée, obtenez-moi la grâce d'avoir un cœur bien pur, ne voyant que le Bon Dieu, ne vivant que pour lui.

O Mère de douleurs dont le Cœur a été transpercé auprès de la Croix, rendez-moi ferme et courageux dans les épreuves de la vie.

Reine des Apôtres, dont de cœur était embrasé d'amour pour les âmes, donnez-moi le zèle des âmes.

Doux Cœur de Marie, soyez mon salut.

O Cœur si bon et si tendre, je me confie entièrement à vous. Dirigez-moi, défendez-moi dans les tentations.

Assistez-moi à l'heure de la mort.

O Mère de Miséricorde, « après l'exil de cette vie, montrez-nous Jésus, le fruit béni de vos entrailles, ô clémente, ô bonne, ô douce Vierge Marie ».

ALLOCUTIONS POUR DES FUNERAILLES

IV

PÈLERINS DE JÉRUSALEM

Mes frères,

« J'ai comme deux maisons de famille aujourd'hui. Dans l'une on me retient et dans l'autre on m'attend. Et mon cœur va de l'une à l'autre... ».

Ainsi parlait, un jour de deuil, un vrai chrétien. Cette vie n'est qu'un voyage, un pèlerinage (II Cor., v, 6) vers la cité éternelle, la Jérusalem céleste qui réunit l'humanité rachetée ; et les horizons étroits de notre planète — même au siècle de l'avion — s'évanouissent comme l'ombre lorsqu'apparaît, au passage de la mort, la Lumière sans déclin, Joie en sa plénitude, le bonheur total, dans le rassasiement de toutes nos espérances en Jésus, Fils de Dieu, N.-S.

C'est sur un mode d'allégresse que nous chanterons bientôt « *In Paradisum...* » en accompagnant le corps de notre cher défunt au cimetière, c.-à-d. « au lieu du sommeil », non pas de sa « dernière demeure ». Ceux qui dorment s'éveilleront. La chair va disparaître dans une humiliation qui ne sera qu'une étape vers la résurrection finale, tandis que l'âme immortelle, grâce aux mérites de son Sauveur, Jésus, est accueillie par lui avec tous ses saints dans le Paradis (I Thess., III, 13), une fois achevée sa purification. « *Que les Anges te conduisent au Paradis ! Que les saints Martyrs viennent te recevoir et t'accompagnent en la sainte Cité, la Jérusalem du ciel ! Que le chœur des Anges t'accueille et que tu partages avec le pauvre Lazare d'autrefois la joie de l'éternel repos !* »

Il a fallu se séparer d'affections bien chères. Mais voici qu'une Maison de famille aux dimensions infinies, « où n'existent plus ni deuil, ni douleur, ni larmes, ni faim, ni soif,... où Dieu lui-même essuie toute larme des yeux » (Apoc., III, 16-17), une famille dont le Père et l'Epoux est Dieu, qui est l'Amour (I Jo., IV, 16), dont les fils et les frères sont les Anges et les Saints. Cette famille bienheureuse des enfants de Dieu, où tout est amour, joie sans fin, nous est ouverte, m. f., à nous tous, si nous voulons bien ne pas refuser les desseins et les volontés de Dieu sur nous. Voilà notre destinée, *notre « dernière demeure ». « Je me suis réjoui à la pensée d'aller à Jérusalem* » chantaient jadis les pèlerins d'Israël (Ps. 121).

Enfants de Dieu, prenez courage !
Séchez vos larmes et chantez.
Car la terre n'est qu'un passage ;
Nous allons à l'Eternité

Messagère de Dieu, « notre sœur la mort », disait S. François, nous ouvre la porte d' « un monde meilleur » — c'est trop peu dire — du monde infiniment beau, infiniment riche de tous les biens que Dieu a fait pour nous et auquel il nous a destinés en nous créant et en nous rachetant par sa Croix.

* *

« Monde inconnu » !... Non ! Ouvrons l'Evangile. Au jour de la résurrection de Lazare, Jésus dit à Marthe : « Je suis la Résurrection et la Vie. Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi, ne mourra point pour toujours » (Jo., XI, 25).

Au soir de la Cène, « Père, dit Jésus, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie..., afin qu'à tous il donne la vie éternelle. Or, *la vie éternelle, c'est qu'ils vous connaissent, vous, le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ...* Père, ceux que

vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, ils y soient avec moi » (Jo., XVII, 24).

La certitude de cette bienheureuse rencontre, de la vision et de la possession de Dieu pour l'éternité suffit à embellir notre route terrestre. Notre corps lui-même un jour ressuscitera (II Cor., IV, 14). « C'est pourquoi nous ne perdons pas courage... Car notre légère affliction du moment présent produit pour nous, au-delà de toute mesure, un poids éternel de gloire, nos regards ne s'attachant point aux choses visibles, mais aux invisibles ; car les choses visibles ne sont que passagères, les invisibles sont éternelles » (II Cor., IV, 16).

* *

Ainsi parlait S. Paul. Nous devons recueillir la leçon. Devant un cercueil, son évidence apparaît sans ombre. Toutes choses ici-bas, pour notre défunt, sont terminées, finies, disparues. Que lui reste-t-il ? Le mérite de toutes les actions qu'il a faites d'un cœur droit, pour Dieu ; et la récompense : la rencontre bienheureuse avec Jésus.

Prions pour lui, pour que cette rencontre ne tarde plus. Et réfléchissons : avons-nous fixé nos désirs vers ce but dernier, ce bonheur infini ? avons-nous orienté toute notre action, tous nos efforts, en fonction de cette destinée, en vue de cette intimité dès maintenant avec Jésus notre Sauveur ?...

Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pécheurs, *maintenant*... et à l'heure de notre mort ! *Amen.*

POUR LE 16e CENTENAIRE DE SAINT AUGUSTIN

La vie chrétienne d'après saint Augustin

III

LES « *Confessions* »

Les œuvres complètes de S. Augustin remplissent une quarantaine de volumes in-octavo. Les lecteurs non spécialistes de patrologie risquent d'être effrayés par une telle abondance. Mais qu'ils se rassurent : le grand Docteur a laissé un ouvrage qui suffit à donner une idée très juste de son génie, et qui est accessible à tout homme un peu cultivé. Ce sont les *Confessions*, un des chefs-d'œuvre, non seulement d'Augustin, mais de l'humanité. L'auteur reconnaît lui-même [1] que c'est son ouvrage le plus lu et le plus apprécié : *quid... frequentius et delectabilius ?* A bon droit, car il est d'une richesse psychologique, philosophique et religieuse exceptionnelle. Et si le style sent parfois une époque décadente, ce défaut est amplement racheté, même au point de vue littéraire, par l'élévation des sentiments, leur délicatesse et leur simplicité, et par une éloquence qui coule de source, toujours chaude et pénétrante.

Voilà quinze cents ans qu'il a été écrit, et cependant il est toujours passionnant. Nous y voyons en effet une âme en quête de Dieu : peut-on trouver sujet qui soit plus important à toutes les époques ? Sans compter que par plus d'un aspect, la fin du IVe siècle ressemblait fort à notre XXe : c'était aussi une époque de civilisation raffinée, entraînant la décadence des mœurs, l'attrait des plaisirs sensuels, la passion de l'amour, la fureur du théâtre. Et on était à la veille de la dislocation de l'Empire, et de l'invasion des Barbares.

En plus de cet intérêt général, le chrétien y trouve un immense profit : le christianisme y est jugé d'abord du dehors, puis au dedans, et à fond, par une âme supérieure : et il apparaît alors tel qu'il est aujourd'hui, avec ses sacrements, sa prédication, sa hiérarchie, sa liturgie. Enfin tant de questions importantes y sont traitées, qui intéressent directement la religion et la vie chrétienne, que nous n'avons qu'à puiser dans ce trésor. Pour plus de clarté nous diviserons cette étude en trois parties : 1° les caractéristiques des *Confessions ;* 2° leur doctrine ascétique et mystique ; 3° leurs rapports avec les autres œuvres d'Augustin.

I. — *Caractéristiques des Confessions*

1\. — Ce qui frappe de prime abord en les lisant, c'est leur *référence continuelle à Dieu* et leur atmosphère surnaturelle. S. Augustin le signale lui-même dans ses *Rétractations* [2], et il avoue qu'après avoir éprouvé ce bienfait en les composant, il l'expérimente encore en les relisant. C'est que les *Confessions* ne sont pas seulement un aveu de péchés : elles sont plus exactement une louange de Dieu, aussi bien à l'occasion de sa vie présente qu'au souvenir de sa vie passée.

Il parle de Dieu et du moyen de s'élever à lui en termes incomparables. Ainsi il raconte comment il a interrogé tour à tour toutes les créatures pour leur demander si elles étaient Dieu : toutes se sont récusées et l'ont invité à chercher plus haut. « Enfin, continue-t-il, j'ai dit à tous les objets qui se pressent aux portes de mes sens : « Vous m'avez dit de mon Dieu que vous n'êtes pas lui : apprenez-moi quelque chose de lui. » Ils se sont écriés d'une voix éclatante : « C'est lui qui nous a faits. » Ma demande était dans mon regard, et leur réponse a été dans leur beauté » (X, 6, n. 3).

Et constamment il célèbre la grandeur, la miséricorde et tous les attributs de Dieu. Il ne réserve pas ces louanges à des passages exclusifs, par exemple au début de chaque livre : il profite de toutes les occasions pour s'élever à Dieu le plus naturellement du monde. Pour lui la nature entière est un grand livre qui lui parle de Dieu ; et ses observations, ses études, ses souffrances, ses péchés, tout lui montre Dieu. Ses recherches philosophiques apparemment les plus neutres, par exemple

[1] *De Bono perseverantiæ*, c. 20.

[2] II, 6.

celles sur la mémoire (x, 8 et ss.), sont plutôt un dialogue avec Dieu que des méditations solitaires : « Grande est la puissance de la mémoire ! O mon Dieu, sa multiplicité profonde et infinie a je ne sais quoi d'effrayant : et cela, c'est mon esprit, et cela, c'est moi-même ! Que suis-je donc, ô mon Dieu ? » (x, 17). De même quand il étudie la nature du temps (xi, 10 et ss.) : « Je cherche, mon Père, je n'affirme rien. Mon Dieu, secondez-moi et dirigez-moi » (xi, 17). « Permettez-moi, Seigneur, de chercher plus encore : vous, mon espérance, ne laissez pas troubler mon attention » (xi, 18), et ainsi de suite.

2. — C'est qu'en effet un deuxième caractère des *Confessions* est d'être extrêmement *concrètes :* les réflexions les plus profondes sont faites à l'occasion des événements de la vie courante. La description d'un bébé à la mamelle provoque le rappel du péché originel ; le récit d'un vol de poires lui fait analyser le péché actuel ; le souvenir des spectacles lui fait étudier la nature de la compassion ; la mort de son ami intime le fait penser au problème de la douleur ; cette amitié lui crie la vanité des créatures ; les triomphes du brillant orateur romain Hiérus, le fait parler de la gloire ; ses prodigieuses facilités personnelles sont l'occasion de rappeler que Dieu seul est vérité, etc...

On voit par là un des immenses avantages des *Confessions :* elles apprennent à observer, à juger les événements, à les référer à notre Fin dernière. Combien d'hommes ne font pas attention à ce qui les entoure, pour la seule raison qu'ils y sont habitués ! Mais Augustin leur fait voir que rien n'est banal, que tout est matière à réflexion, et que tout conduit à Dieu. Cette allure concrète rend ce volume éminemment formateur et accessible à une foule de lecteurs.

3. — Ce réalisme d'Augustin se voit surtout en *psychologie.* On ne peut qu'admirer son analyse de la douleur et des larmes à l'occasion de la mort de son ami (iv, 4 à 8), ou son étude de la curiosité (x, 35) ou la description de ses multiples luttes intimes, et tant d'autres passages de ce genre.

Il nous livre son âme avec une sincérité candide, dévoilant aussi bien ses défauts que ses qualités, car tout est pour lui un motif de louer Dieu. Il nous apparaît ainsi à la fois comme une intelligence géniale, un cœur exquis, une âme passionnée et un saint. *Intelligent,* il surpasse tous ses camarades de jeunesse : il lit tout seul et comprend à 20 ans les *Catégories* d'Aristote et tous les livres, « *omnes libros* » qu'il a trouvés traitant des arts libéraux. Et il a une telle puissance intellectuelle qu'il ne voit de difficultés nulle part : il ne les aperçoit qu'en constatant que ses explications sont à peine accessibles aux esprits vifs et appliqués et que « le plus intelligent de tous est celui qui se montre le moins lent à suivre ses leçons »(iv, 16, n. 3).

Affectueux, il l'est comme peu d'âmes l'ont été, ainsi que le prouvent sa tendresse pour son ami préféré et sa délicatesse dans toutes ses relations. Il ne ressemble pas à la masse des étudiants chahuteurs, dont il raconte les tristes exploits ; mais il les suivait cependant par respect humain. Il est *passionné* dès l'enfance, voulant toujours être le premier. A partir de 16 ans surtout, ses ardeurs et ses débordements sont tels qu'il accumule les expressions énergiques pour les qualifier (par ex. ii, 2). Une fois qu'il a découvert l'*Hortensius* de Cicéron, il se passionne aussi pour la philosophie, ce qui ne l'empêche pas d'être avide de gloire, de rechercher les applaudissements partout, même au théâtre pour les concours de poésie. Et il ne peut garder ses convictions pour lui : manichéen, il entraîne ses amis à sa suite ; sceptique à l'égard du catholicisme, il se moque de son ami mourant qui vient de se faire baptiser — ce qui lui vaut d'ailleurs une rebuffade dramatique.

Mais une fois converti, il l'est à fond. c'est un *saint.* Toute sa passion s'oriente désormais vers l'amour de Dieu et du prochain ; il n'y a plus qu'une chose qui compte pour lui, le surnaturel. Il en est si bien pénétré que sa contemplation est quasi continuelle et son activité toute sanctifiée.

4. — Un quatrième élément essentiel des *Confessions,* c'est l'union de la lumière et de la chaleur.

Que ses écrits débordent de *lumière,* nous l'avons déjà entrevu, et nous allons le voir amplement. Mais il ne faut pas croire que notre court exposé donne une idée suffisante de la richesse de ce chef-d'œuvre : en plus des idées générales que nous rappelons, il y a toute une floraison de sentences, de traits, qui pénètrent en nous comme autant d'éclairs de génie et qu'il faut lire autant que possible dans le texte original, dense et frappant : « Mon corps vit de mon âme, et mon âme vit de toi, mon Dieu » (x, 20) ; « La vie heureuse, la voici : se réjouir vers toi, de toi, à cause de toi : c'est celle-là et pas une autre : *gaudere ad te, de te, propter te* » (x, 22) ; « La vie heureuse, c'est la joie de la vérité : *gaudium de veritate* » (x, 23) ; Les ennemis de la vérité « aiment la vérité quand elle luit, et la haïssent quand elle les blâme » (x, 23), etc. C'est au hasard que nous avons glané ces exemples en l'espace de quelques pages, pour donner quelque idée de la lumière qu'on trouve dans l'œuvre toute entière.

Mais cette lumière intense est constamment unie à un sentiment peut-être plus remarquable encore. Il semble bien qu'en cela S. Augustin soit unique dans la littérature chrétienne. Souvent de grands auteurs, des génies même, nous éclairent merveilleusement, mais nous touchent moins. Avec Augustin, le lecteur est pénétré à fond d'un sentiment chaud et divin.

La passion est communicative, et nous venons de voir à quel point notre Docteur est passionné de Dieu et des âmes. Il est impossible de résister à de tels accents, qu'il s'adresse à Dieu, qu'il se tourne vers nous, ou